

Nous vivons une époque qui se réfléchit de plus en plus en termes de communication. Comme catégorie, la communication est devenue un ingrédient essentiel du discours social. Elle sert aussi bien à articuler nos expériences présentes qu'à remédier à l'émoussement de nos horizons d'attente. Elle permet d'entretenir ces innombrables récits qui, comme le disait Michel de Certeau, « marchent devant les pratiques pour leur ouvrir un champ ». Elle enrichit l'argumentaire de nos discours explicatifs et justificatifs. Elle est utilisée pour colmater les brèches qui s'ouvrent dans les organisations et les systèmes de motivation, dans les croyances et les idéaux normatifs. Elle fournit enfin aux sciences sociales une assise commode pour réfléchir sur les prémisses de leurs cadres théoriques et conceptuels, ou même un levier pour s'affranchir d'héritages encombrants.

Mais avons-nous pour autant progressé dans notre connaissance de la communication sociale ? Que savons-nous de plus aujourd'hui sur la dynamique des processus de communication, sur la médiation qu'assurent les « machines à communiquer », sur la structure communicationnelle du lien social, des pratiques et des identités sociales ? C'est autour de telles questions que Réseaux a choisi d'organiser son cinquantième numéro.

Il importait d'abord de prendre la mesure des usages de la catégorie de communication, comme élément essentiel du discours social contemporain et comme ressource pour définir et traiter les problèmes de légitimation ou d'organisation auxquels sont confrontées institutions et entreprises. C'est à cette tâche que se sont attelés tant Erik Neveu et Rémy Rieffel que Romain Laufer.

Il convenait aussi d'évaluer les acquis de la mobilisation récente de la pensée et de l'enquête sociale sur l'analyse de la communication, que ce soit dans le domaine des sciences sociales ou celui de la philosophie. C'est ce qu'ont tenté Patrice Flichy et Pierre Livet. P. Flichy présente l'état de la recherche sur les « machines à communiquer ». Il montre qu'il existe dans ce domaine, à côté d'apports essentiels de la part de l'histoire des techniques, des lacunes importantes, en particulier en matière d'analyse des médiations qui lient le technique et le social. P. Livet engage la discussion sur les orientations de l'analyse de la communication dans la tradition de la pragmatique du langage. Il suggère de renoncer à la supposition d'une communication « modèle », qui imprègne cette tradition. Plutôt que de s'acharner à spécifier des conditions dont la satisfaction garantirait une communication parfaite, il vaudrait mieux, dit-il, traiter la communication comme un processus qui remédie sans cesse à ses propres défauts, tant sur le plan de la connaissance que sur celui de la coordination.

A ces contributions originales, nous avons adjoint deux traductions, qui présentent deux perspectives majeures dans l'étude actuelle de la communication. Bien que ces perspectives aient peu d'échange entre elles, elle ne manquent pas de point commun, dont celui qui consiste à aborder la communication comme un processus d'auto-organisation. John Heritage nous offre un tableau d'ensemble des recherches en ethnométhodologie. Ce courant est connu pour sa contribution à l'étude de la communication ordinaire, à travers l'analyse de conversation. Il l'est sans doute moins pour sa contribution générale à l'analyse de l'action sociale et de l'ordre social, où du fait, de son approche strictement procé-

durale, il a montré comment l'espace social se structure sur la base de processus de communication (et cela, sans jamais utiliser la catégorie de communication, qui est remplacée par celle, plus complexe, d'« accountability »)

La seconde traduction vise à rendre accessible en français l'approche de la communication proposée par un théoricien actuel important, Niklas Luhmann. Le texte retenu est extrait de l'ouvrage dans lequel Luhmann reformule sa théorie des systèmes sociaux en s'appuyant sur les développements récents de la théorie de l'autopoïèse¹ (dont les initiateurs sont des chercheurs comme H. Maturana, F. Varela, etc.). Luhmann est connu en France comme partenaire de discussion de Jürgen Habermas. Le texte que nous publions ici manifeste justement sur quel cadre de référence - en particulier la dissociation de la communication et de l'action, et le traitement de l'action comme une catégorie descriptive et non pas constitutive - Luhmann s'appuie pour contester la pertinence de la grande construction habermassienne présentée dans « Théorie de l'agir communicationnel ».

Avec ces deux traductions nous quittons le domaine de la sociologie de la communication proprement dite, car elles abordent la communication sociale comme problème métathéorique, c'est à dire comme thème d'une analyse qui s'applique à rendre compte des processus à travers lesquels se constitue un monde social stable, intelligible et ordonné.

¹ Autopoïèse vient du grec autos (soi) et poiein (produire). Voici la définition que donne F. Varela de l'autopoïèse : « Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau » (in Autonomie et connaissance, Paris, Le Seuil, 1989, p. 45).